

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Band:** 4 (1901)  
**Heft:** 157

**Artikel:** La robe d'indienne  
**Autor:** Alanic, Mathilde  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-285197>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ses rancunes quand peu après, il relate les taquineries hypocrites des Jacobins pour empêcher les bons Pères d'apporter les secours de leur ministère à leurs concitoyens, privés de tout culte depuis deux ans.

Le lecteur sera frappé du nombre d'hommes tués dans le pays par les gendarmes ou par les volontaires nationaux sous les prétextes les plus futiles. La réputation de ces volontaires a été gratuitement surfaite par les apologistes de la Révolution. Aujourd'hui que la publication de nombreux documents exhumés des archives publiques et privées, et surtout les mémoires de témoins consciencieux des événements a fait le jour partout, il faut en rabattre sur la valeur de ces bandes indisciplinées qui se distinguaient avant tout par l'affirmation bruyante de leurs sentiments révolutionnaires, et il n'est pas douteux que l'ancienne armée royale conserve avant tous autres, le mérite d'avoir formé l'élément le plus sérieux de résistance contre les efforts de la coalition. Dans l'Evêché, depuis le meurtre du curé Pêcheur à Grandgourd (septembre 1792) jusque vers le consulat, les volontaires nationaux, ne se sont guère signalés que par leurs excès, leur indiscipline et leurs déprédations, et ils ont laissé dans tout le pays les plus tristes souvenirs, ainsi qu'en témoignent tous nos chroniqueurs : Guélat, Voisard, Verdat, Barbier le P. Moreau, Koetschet, Cléménçon etc. etc.

Il est fâcheux que le cahier des notes de Barbier n'ait été commencé plus tôt, et qu'il ne l'ait pas continué au delà d'avril 1796. Il semble que l'auteur s'est d'abord borné à consigner quelques remarques sans suite en 1793, et qu'il n'a tenu son journal avec quelque suite, qu'à partir de 1794.

Pour le surplus, il a noté sans ordre et de mémoire, les faits les plus saillants. Nous avons cru devoir les rétablir à leur place et à leur date, afin de donner plus de corps et plus de suite à l'ouvrage.

Barbier fait commencer la Révolution française au 29 août 1788 : il a consigné cette remarque à la fin du livre. Nous n'avons pu déterminer exactement à quel événement précis se rapporte cette date. En France, on était en pleine effervescence de la lutte des parlements contre le pouvoir royal, à la veille de l'arrestation du conseiller d'Eprémésuil qui causa une si grande sensation à Paris : il est probable que c'est à cet événement qu'à fait allusion notre chroniqueur de Courfaivre, car le calme le plus profond régnait à ce moment dans les états du prince évêque de Bâle, et personne assurément ne pouvait prévoir la crise qui éclata plus d'un an plus tard, à la suite des événements de France.

à l'idée du continuel supplice de son existence : l'aphonie ?

En ce moment, elle jetait un regard plein de tristesse sur un album intitulé : « Célébrités. » Son pâle sourire, sur les lèvres décolorées, était empreint d'amertume.

« CÉLÉBRITÉS ! »

Elle tournait les feuilles les unes après les autres, et les étoiles de l'heure actuelle apparaissaient radieuses. Presque toutes étaient de simples profils, qui, sur un fond noir, se détachaient en clair, comme des camées. Et déjà la Bocellini ne figurait plus dans cette récente collection. Son temps était passé.

Elle secoua la tête, comme si elle voulait sortir d'un rêve triste, s'arracher à d'importuns souvenirs. A quoi bon songer encore au passé ? et y retourner par la pensée ? Tout cela n'existait plus ; tout cela était mort comme sa voix.

Elle ferma l'album et le replaça sur la table. — Oui comme toutes ces célébrités de

Le Journal de Barbier se clôt à la fin du livre, le 28 avril 1796. Aurait-il consigné la suite de ses intéressantes notices dans un autre livre ? Cela semble vraisemblable, mais ce second volume se sera perdu.

Quoiqu'il en soit, il faut se contenter de ce que nous avons, et nous pensons que nos lecteurs partageront l'avis que telle qu'elle nous est parvenue, les Notes et Remarques du meunier Barbier sont dignes d'être connues du public. Elle sont un miroir fidèle de ce que pensait et jugeait de la Révolution la génération contemporaine, et en particulier le peuple pour qui on disait que la Révolution s'était faite.

Nous saisissons cette occasion de faire ici un nouvel appel au public pour la publication des documents relatifs à l'histoire de notre petit pays pendant l'époque révolutionnaire. Nous avons la conviction qu'il existe encore dans bien des familles, des notices ou recueils d'observations, des mémoires oubliés, dans les bibliothèques, ou dans des caisses au galetas. Ce serait maintenant le moment de tirer de l'oubli et de la poussière ces témoins d'une époque qui a marqué dans les fastes de l'humanité, et qui a eu pour notre pays en particulier de si graves conséquences. On ne connaîtra jamais assez l'histoire de la Révolution, et on ne méditera jamais trop sur les causes et les suites des événements d'où est sortie l'organisation sociale actuelle.

C. F.

La révolution a commencé le 20 avril 1788.

Les Autrichiens sont arrivés dans notre pays l'an 1791, le propre jour de la St Joseph : ils sont arrivés ce jour-là à Delémont dans les deux heures après midi. Ils ont quitté le pays le 27 avril 1792.

1793

C'est le 27 août, qu'on a tiré à la milice au district, c'est à dire à Delémont, pour la première fois depuis la réunion du pays à la France. On voulait former des garçons du pays, un bataillon du Mont-Terrible. Le tirage s'est fait dans la grande église de Delémont, où se trouvaient les listes de tous les villages. Pour Courfaivre la liste comprenait les noms de 32 garçons, et il en fallait 14 pour notre contingent. Les agents de la République sont allés dans les villages pour prendre les père et mère de ceux qui ne se sont pas présentés au tirage : on a quand même tiré au sort pour ceux qui étaient absents.

Quand ils ont ainsi parcouru les villages pour arrêter les parents des réfractaires, les garçons s'étaient sauvés sur le territoire de la

l'heure actuelle, elle avait fait de beaux rêves. Ah ! les rêves, qu'ils sont trompeurs et décevants !

Et elle pensait ;

— Comme on enlève au théâtre un décor comme passe sur l'herbe, une ombre de nuages, tout ce que j'ai le plus aimé à fui. Tous mes grands espoirs ont fait naufrage.

Pour se consoler, elle jeta un regard sur son fils. Il travaillait près d'elle ; il s'absorbait dans la composition de l'oratorio de sa musique sainte. Il perfectionnait son œuvre jusque dans les moindres détails d'harmonie et les heures s'écoulaient rapides ; ses peines, ses souffrances étaient momentanément oubliées. Des ravissements étranges, des élans d'ardentes prières lui dilataient l'âme.

Il se traina péniblement au piano ; et, sur le clavier, ses doigts agiles firent chanter ses airs les plus doux. C'étaient de lents accords, qui évoquaient l'espoir ; de divines mélodies qui assoupissaient les peines, d'ardentes suppliques

prevôté de Moutier-Grandval (\*), car c'était le même jour qu'ils nous avaient chassés du Mont. Quand les garçons ont su que leurs parents étaient en prison, ils sont allés se présenter à Delémont en disant qu'il voulaient servir dans le bataillon du Mont-Terrible, et on les a laissés alors revenir à la maison avec leurs gens. Il fallait partir vers le 2 septembre pour l'armée. Il y des garçons qui ont acheté des remplaçants pour douze et même quatorze louis d'or. Deux garçons seulement sont entrés dans le bataillon, et les autres se sont sauvés en Suisse pour s'engager dans le régiment de Watteville à Nidau, que les Bernois ont formé pour maintenir le bon ordre dans la Suisse.

Moi, je n'avais pas perdu au tirage au sort, mais bien mon frère François. Je me rendis donc de Courrendlin à Delémont afin de répondre pour lui, et déclarer que je partirais à sa place s'il ne se retrouvait pas.

(A suivre.)

## La robe d'indienne

Grand'mère a fait rouler son fauteuil près de la fenêtre. Armée de ses fins ciseaux, ses lunettes à cheval sur son nez, elle dépie, point par point, avec mille précautions, la doublure très usée de son couvre-pied.

Autour d'elle, trois têtes blondes s'inclinent sur des broderies. Le silence est complet. *Cra cra cra*, disent les ciseaux, *tic tic tic*, babillent les aiguilles, et c'est comme une chanson aigre de cigale, accompagnant les rêves des jeunes filles et de l'aïeule.

Oui, parfaitement... grand'mère rêve... On rêve à tout âge... Seulement les songes des jeunes s'envolent vers l'avenir, ceux des vieillards reculent dans le passé... grand'mère soupire parfois, et sourit en même temps. Quelque chose de visible seulement pour elle se déroule entre ses yeux et l'étoffe.

Quelle application, grand'maman ! s'écrie soudain Marion, l'aînée des trois sœurs, comme réveillée en sursaut. Pourquoi ne laissez-vous pas cette ennuyeuse besogne à la femme de chambre ! Vous voilà toute rouge de fatigue !

— C'est que, répond l'aimable aïeule, les joues tintées du carmin fané des roses d'hiver, je connais Justine, elle casserait tout, jetterait le morceau entier aux chiffons, et je voudrais utiliser les restes.

(\* Voir Folletête. La Prévôté de Moutier-Grandval pendant la Révolution. Delémont 1892 et les Rapports de l'émissaire bernois dans l'Evêché, Porrentruy 1898.

qui intercédait pour tous ceux dont le cœur est brisé ; pour tous ceux dont l'âme est en péril. Comme il jouait, le pauvre infirme ! Comme il mettait en ces mélodies, qui se succédaient toutes plus exquises les unes que les autres, cet accent intime et personnel, que les accélération et les rallentando des partitions gravées, ne remplacent jamais, quelque soin qu'on prenne à les noter. Il jouait, et, par la fenêtre ouverte à la tiède brise, les sons s'envolaient dans l'air lumineux et calme.

Il jouait, il priait plutôt en cette langue du ciel, qui est la musique, et la beauté de cette céleste mélodie mettait comme une douceur dans l'âme amère et désolée de la Bocellini. Elle écoutait, la tête baissée. Que n'eût-elle pas donné pour interpréter, elle-même, la musique de son fils ! Si sa voix ne s'était pas si brusquement et si cruellement éteinte, comme elle eût mis en valeur ce chant sublime.

(La suite prochainement.)

— De cette vilaine indienne! s'écrie Isa, mais grand'mère, on voit le jour à travers, tant la trame en est éraillée...

— Grand'mère, deviendrez-vous avare? exclame la petite Liliane, avec inquiétude.

Elles éclatent toutes de rire à cette supposition fantaisiste.

— Marion trouvera bien moyen de sauver un morceau suffisant pour recouvrir ma vieille *Imitation*, dit tranquillement la vieille dame.

— Avec cette grossière cotonnade! protesta Marion révoltée. Ce sera hideux. Je vous broderai plutôt une jolie enveloppe de velours.

— Merci ma mignonne, dit doucement grand'mère, mais vois-tu, à mon âge on attache surtout du prix aux choses qui ont un reflet du passé! Et pourquoi ne pas vous dire pour quelle raison je tiens à cette vieille indienne? Vous êtes en âge, maintenant de comprendre, la valeur inestimable de certaines reliques...

Un peu malicieux, le sourire de grand'mère! Les trois fronts s'empourprèrent.

Vous saurez que de cette indienne mauve à mille raies j'avais confectionné de mes mains, nous n'étions pas riches, mais à cette époque là, tout se passait avec tant de bonhomie que mes parents ne songeaient point à se plaindre de leur sort, j'avais fabriqué, dis-je, une robe qui devait triompher au mariage du cousin Philibert.

Je comptais bien produire mon petit effet à cette noce campagnarde. Tout à fait une figurine de ces vieux journaux de mode qui vous amusent tant; souliers de prunelle; corsage à pointe et à manches pagode s'ouvrant sur une fine chemisette de nansank brodée, serrée au cou et aux poignets d'un ruban de velours noir, mantelet de crêpe de Chine blanc et mitaines en fillet de soie. Une capote de paille à bavoilet, fleurie d'une grappe d'acacia rosé, évasait sa passe en cabriolet autour de mes bandeaux soufflés, et lisses à se mirer dedans.

J'étais enchantée de moi-même, et me hissai joyeusement sur l'impériale, près du conducteur qui devait veiller sur moi, car mes parents ne pouvaient m'accompagner. Mais bah! j'avais fait maintes fois ce petit voyage. Au revoir papa, au revoir mamam! Et fouette postillon! Et nous voilà partis, dans une pretintaille assourdissante, au milieu des claquements de fouet, des jurons, des adieux, des appels: les vitres tremblaient, les fers des chevaux claquetaient sur le pavé, et mes pieds frétilaient d'aise et dansaient d'avance.

Car c'était une répétition des noces de Gamache, le mariage du cousin Philibert! Nous devons être deux cents, banqueter pendant je ne sais combien d'heures, et sauter jusqu'à ce que le ménestrier criât merci! J'allais retrouver des oncles, des tantes, des cousins et cousines à tous les degrés, et un nombre infini de connaissances. Par exemple, je m'inquiétais beaucoup du cavalier qu'on me destinait: Je te réserve le plus beau monsieur de la noce, avait dit la tante Manon, le propriétaire de notre moulin à eau... Je l'avais suppliée de m'épargner cette épreuve. Comme ce serait ennuyeux de rester guindée, tout un long jour, comme une grande demoiselle, devant un inconnu intimidant, quand on a seize ans, et si bon désir de rire à franc cœur!

En attendant, je m'amusais fort de mon voyage et je bavardais comme une pie avec le vieux Ferdinand, le cocher de la diligence. Seulement, quel ours de mon voisin de droite! Il restait empaqueté dans sa houppe, ne soufflait mot, et ne m'offrit même pas sa main quand nous descendîmes pour gravir à pied la longue route de la Membrolle. Je m'en consolai en cueillant des fleurs sur la berge grise et rosée.

Peu à peu, le soleil se dégagait des nuages, et mon voisin de son pardessus. Une figure.

brune, un haut faux col, une cravate à la Col-lin, un habit marron, à larges boutons de nacre, un gilet à chaîne et une chemise brodée se montrèrent graduellement. Comme j'observais du coin de l'œil, nos regards se rencontrèrent; je rougis de contrariété et lui tournai le dos.

Les chevaux descendaient à toute vitesse, et je respirais avec plaisir le vent qui me fouettait le visage, quand un cataclysme se produisit. Une cariole débouchant d'un chemin venait de se jeter dans notre attelage et nous versions. Subitement le paysage changea de face: je me crus lancée dans le ciel, mais je fus au contraire projetée sur le sol. Mon voisin, arrivé avant moi, me servit heureusement de tampon. Êtes-vous blessée! me demanda-t-il.

Non, je n'avais aucun mal. Seuls, la robe de lilas claire et le bel habit brun avaient souffert quelque dommage.

Que dira le beau monsieur? pensai-je, en défilant et époussetant la jupe froissée.

Autour de nous, c'était une confusion extrême.

Des femmes qui se trouvaient mal, des enfants qui hurlaient, des lamentations, générales, car l'essieu était brisé et le voyage interrompu.

— Combien faut-il pour gagner Thorigné? demanda mon voisin, en tirant sa montre à breloques.

— Une heure par le chemin de traverse! avais-je répondu au lieu et place du conducteur, uniquement occupé de ses chevaux.

— Merci! En me pressant l'arriverai à temps, marmotta l'habit brun.

Il me salua, je fis la révérence, et le suivis à distance, sans qu'il s'en doutât, car je n'osais lui demander de marcher de compagnie, quoique notre but fut le même, et que j'eusse grand peur seule dans la campagne déserte. Mais ses jambes étaient si longues et si agiles que je ne tardai pas à le perdre de vue, à mon vif effroi. Justement un besacier, à mine patibulaire, m'apparut à cinquante pas en arrière. La terreur me donna des ailes. Enfin, à mon grand soulagement je retrouvai mon compagnon de voyage, planté au milieu d'un carrefour, et très perplexe. Il se retourna et me sourit. Je dois avouer que je ne vis jamais meilleur et plus franc sourire.

— Lequel de ces cinq sentiers est le bon, mademoiselle? Je suis perdu comme les Hébreux dans le désert...

— Je veux bien vous servir de colonne lumineuse, répliquai-je gaiement. N'allez-vous pas à Thorigné?

— Oui, aux noces de Baraton!

— Moi aussi!

— Quel heureux hasard, fit-il d'un air enchanté.

— La chance est pour moi répondis-je.

Le mendiant nous dépassait, et je racontai ma peur.

— Ne craignez rien me dit l'habit brun en brandissant sa canne à pomme d'argent.

Oh! je ne craignais plus du tout. Je me sentais une confiance, une sécurité extraordinaires.

Mais comment ne pas causer pour abrégier la route? Le soleil d'Avril riait dans les branches, les haies étaient toutes roses, et les merles sifflaient à outrance. J'étais devenue brave, en trouvant l'habit brun plus triste que moi. Mais crac, une giboulée survint: Moi seule étais munie d'un parapluie, d'un vaste parapluie de soie verte à manche de corne. Il eut été malséant et peu charitable de jouir toute seule de cet abri. Et le moyen alors de ne pas accepter le bras qu'on me proposait!

La pluie tombait encore, et par conséquent nous nous donnions encore le bras, quand

Philibert se montra, et agita son chapeau embanné.

— Les voilà! les voilà! s'écria-t-il avec transport.

Puis il me dit tout bas, malicieusement.

— T'obstines-tu à changer de cavalier?

Quoi! c'était mon cavalier! Non vraiment, je ne le refusai pas... Et même je l'acceptai pour un chemin beaucoup plus long, qui a duré toute la vie.

Comprenez-vous maintenant, mes chéries, pourquoi elle m'est si chère, cette modeste robe?

Ah! le bon vieux temps!... C'est un refrain de grand'mère que vous reprendrez, à votre tour, dans quelque cinquante ans!

MATHILDE ALANIC.

## Menus propos

*Une vue de Pékin*, d'après M. Gaston Doanet, qui envoie ces lettres au *Temps*.

• Pékin est vide de Pékinois. Et Pékin vide est plus que jamais un amas de décombres, d'immondices, de boue coagulée, de fondrières, de cloaques, de puanteurs, de guenilles et de fumier.

Du reste, je doute fort que, même avec sa population ordinaire, on y puisse trouver d'autre plaisir que celui de la quitter en toute hâte. Ce ramassis de maisons basses qui ont l'air d'autant de petites granges disséminées dans les arbres, tous ces petits pavillons reliés par une enfilade de cours dallées, ces portiques à lourds piliers couler sang de bœuf, ces pagodes à triple couvercle, peinturlurées de vert et de bleu, forment un ensemble correspondant à peu près à l'esthétique d'un conservateur de cimetière... Le sol est tellement bouleversé, coururé, crevassé qu'on le croirait vomé de quelque volcan; dire l'horreur de cette vision, de ce spectre de guerre, et la colère qui monte, en face de notre pauvre légation de France, dont il ne reste que la chancellerie et la chapelle éborgnée par deux boulets!... Et la douane brûlée, la Banque russo-chinoise, la Banque nationale, les trois églises catholiques, l'hôpital français brûlés, les missions anglaises, américaines et russes brûlés! Il y a de grands trous qui baillent aux bords des rues, des collines de décombres qui s'entassent, des cadavres qui pourrissent et que les chiens, les corbeaux se disputent...

Voilà le portrait de la cité impériale... On comprend que le Fils du Ciel n'est pas tenté d'y rentrer!

*Musique et botanique*. — Un professeur américain, M. Hans Teitgen, a découvert aux plantes un vif penchant pour la musique. C'est du moins le *Ménestrel* qui nous en informe.

M. Hans Teitgen a observé, paraît-il, dans le cabinet d'un de ses amis, une sensitive mélomane:

« Cette plante exaspérée ouvrait dit-il ses feuilles quand on commençait de jouer; mais elle avait des goûts simples et ne comprenait rien aux écoles nouvelles; elle se refermait dès qu'elle entendait une dissonance.

« La plupart des plantes poussent plus vigoureusement au son de la musique. Les gammes sur un piano entretiennent les plantes vertes; une symphonie hâte l'éclosion d'une rose.

Quand je serai propriétaire à la campagne, dit un chroniqueur parisien qui commente ce passage, j'achèterai un orgue de barbarie pour faire pousser mes petits pois!

*Pour les gourmets*. — Certains gens éprouvent, de temps à autre, le légitime désir